

## Le chien des sept Dormants

Peu de légendes hagiographiques ont été plus répandues que celle des jeunes chrétiens d'Éphèse qui, à l'époque de Décus, échappèrent par miracle aux persécuteurs, s'endormirent pour ne se réveiller que sous Théodose II, et fermèrent pour toujours les yeux après avoir proclamé la certitude de la résurrection. L'histoire merveilleuse des Sept Confesseurs a été contée en Orient et en Occident, et il en est des versions dans presque toutes les langues du christianisme médiéval (1). En Europe, le récit en devint si familier aux foules que dans les langues germaniques le loir, connu par ses longs sommeils, a reçu le nom de *Siebenschläfer* (*sevensleeper*), et l'expression a passé dans les parlers wallons de Belgique où toutefois « sept-dormant », devenu inintelligible, s'est mué en « sot-dormant » (2).

Dans l'Orient chrétien et surtout musulman, c'est le chien qui a été mêlé à l'aventure, et cela à titre de compagnon des Dormants, associé à leurs épreuves et à leur glorieux réveil.

Ce huitième Dormant apparaît pour la première fois dans un texte chrétien, le *De situ terrae sanctae* de Théodose : *in provincia Asia civitas Epheso ubi sunt septem fratres dormientes et catulus Viricanus ad pedes eorum* (3). Ce bref passage, d'autant plus remarquable qu'il représente un des plus anciens et même sans doute le plus ancien témoignage de la Légende éphésienne (4), montre que l'association du

(1) Abondantes informations dans le gros livre de Michael HUBER, *Die Wanderlegende von den Siebenschläfern*, 1910.

(2) L'étymologie de « sot dormant » a été indiquée par HAUST, *Étymologies wallonnes et françaises*, p. 224.

(3) *Itinera Hierosolymitana*, ed. GEYER, p. 148.

(4) Antérieur à Théodose est Jacques de Saroug, mort en 521, à qui sont rapportées deux homélies en syriaque où apparaît, à côté des

chien aux sept Dormants était réalisée, en terrain chrétien, vers l'an 530 (il ne semble pas qu'il y ait lieu de s'arrêter à l'hypothèse d'Henr. Grégoire, qui croit <sup>(1)</sup> que la notice est interpolée).

La sourate de la *Caverne* (xviii<sup>e</sup> du Coran) revient à deux reprises sur le compagnon des Dormants. Au verset 17, il est rapporté que « leur chien était couché sur le seuil, les pattes étendues » ; au verset 21, le chien est nommé, avec une curieuse insistance, quand sont énumérées les opinions divergentes sur le nombre des dormeurs réunis dans la Caverne.

Le *De situ terrae sanctae* et le *Coran*, ne nous offrent que le squelette d'une tradition qui a dû être plus substantielle : ils n'enseignent guère que la présence du chien dans la caverne, tout au plus le document latin ajoute-t-il que les dormants étaient frères, et sait-il que l'animal n'est pas un figurant anonyme, mais qu'il porte le nom, d'ailleurs inexplicable et sans doute altéré, de *Viricanus*. Des narrateurs musulmans postérieurs en disent davantage. D'après certains, le chien se serait joint aux jeunes gens au cours de la longue marche qui les a amenés à la caverne <sup>(2)</sup>. Sadi <sup>(3)</sup> sait que l'animal, pour avoir fréquenté des hommes pieux, prit la figure humaine. Et Hâlid ibn Ma'adan <sup>(4)</sup>, dès le second siècle de l'hégire, assigne à l'humble acolyte la plus haute récompense : il entre au Paradis avec l'âne d'Esdras <sup>(5)</sup> et la chamelle de Salih. Ce dernier trait est devenu populaire, et le chien figure encore dans les listes tardives des hôtes de la ménagerie céleste <sup>(6)</sup>.

jeunes gens, un « gardien » ou « ange », substitut du chien. Mais l'authenticité des pièces paraît plus que douteuse. Cf. PEETERS, *Analecta Bollandiana*, t. XLI, p. 374, n. 2, et H. GRÉGOIRE, *Mahomet et le Monophysisme*, dans *Mélanges Ch. Diehl*, t. I, p. 111, n. 4.

(1) H. GRÉGOIRE, *l. l.*, n. 2.

(2) J. C. RICH, *The Story of the Seven Sleepers (Fundgruben des Orients*, t. III) p. 366, et récits apparentés, cf. HUBER, *l. l.*, p. 275.

(3) SADI, *Gulistan*, 4 (trad. Defrémery, p. 34).

(4) DAMIRI, s. v. *Kelb* (éd. du Caire de 1315, t. II, 237).

(5) Sur la légende d'Esdras et de son âne, v. BRICTEUX, *Mélanges de philologie orientale*, p. 14, n. 16.

(6) RICH, *l. l.*, p. 380, cf. HUBER, *l. l.*, p. 25 et déjà d'HERBELOT, *Bibl. or.*, s. v. *Ashab Kahaf*.

On pourrait être tenté de voir dans ces récits tardifs des enjolivements dus à la seule fantaisie de narrateurs brochant sur le pauvre canevas fourni par le *Coran*. Mais cette supposition se heurterait à d'assez fortes objections : rien dans les brèves indications du *Coran* ne prêtait à un développement du rôle du chien, simple comparse ; et des musulmans, pour qui le chien est impur, eussent difficilement imaginé de leur chef l'apothéose finale. On sera donc plutôt enclin à se demander si les narrateurs musulmans n'ont pas emprunté les aventures du chien à quelque source extérieure à l'Islam.

Pour retrouver cette source, il faut lire dans le Mahābhārata l'histoire de la fin des Pāndavas, avant-dernier épisode de l'immense épopée. Reproduisons le résumé qu'en a fait jadis, devant la Société Asiatique, James Darmesteter (1).

Le roi Yudhisthira, ses quatre frères et leur sœur et épouse Draupadī décident d'abandonner le pouvoir et la ville pour entrer dans la voie de la renonciation. Ils se mettent en route, accompagnés d'un chien, font le tour complet de l'Univers et enfin aperçoivent, par delà une mer de sable, le Mont Meru, roi des montagnes. Et comme ils allaient en hâte, pressés d'atteindre le Yoga, Draupadī meurt, puis succombent les quatre frères les plus jeunes. Yudhisthira continue sa marche, sans regarder en arrière, suivi du chien seul. Et voici que le dieu Indra apparaît sur son char et offre à Yudhisthira de le conduire au ciel où l'ont précédé ses quatre frères et Draupadī. Mais Yudhisthira demande que le chien, en récompense de son dévouement, soit admis à l'accompagner. Comme Indra refuse, il s'élève entre les deux interlocuteurs une discussion à laquelle met fin une péripétie imprévue : le chien, qui n'était autre qu'un déguisement du dieu Dharma ou Yama, reprend sa forme propre, félicite le prince de sa fidélité vis-à-vis de ses serviteurs et le fait entrer au ciel, où il retrouvera les siens.

Tous les éléments épars entre le chrétien Théodose et les narrateurs musulmans sont réunis dans le récit hindou : le chien qui s'attache à un groupe nombreux de frères, le

(1) *Journal Asiatique*, 1887, II, p. 38.

voyage de l'étrange caravane, la métamorphose du chien qui abandonne la forme animale, enfin l'idée de l'admission au ciel. Le chien des Pāndavas est manifestement le modèle du chien de la Légende chrétienne connue de Théodose et de Mahomet (1).

S'il subsistait un doute, il serait levé par la surprenante concordance verbale qui unit à un des versets de la sou-rate de la *Caverne* le vers sanscrit où apparaît pour la première fois le chien des Pāndavas. Voici comment dans le Mahābhārata s'achève le récit du départ : Ils s'en vont donc, les cinq frères Pāndavas, Draupadī est sixième, « *et le septième était un chien* ». Et Mahomet passant en revue, au verset 21, les opinions qui ont cours au sujet du nombre des Dormants, s'exprime ainsi : « Les uns diront : ils étaient trois *et le quatrième d'entre eux était leur chien*. D'autres diront : cinq, *et le sixième était leur chien*. Ou encore : sept, *et le huitième était leur chien* ». C'est la formule même du récit hindou, et elle est conservée avec une fidélité qu'on peut dire extraordinaire si l'on tient compte de la longue route qui sépare le Mahābhārata du Coran.

Mahomet a su l'histoire des Dormants telle qu'on la racontait de son temps en Syrie : on lui a supposé un informateur nestorien (2) ou monophysite (3), mais le témoignage de Théodose enseigne que l'aventure des jeunes gens de la caverne et de leur chien n'était pas la propriété particulière d'une secte. Le conteur dont le Prophète fut l'écho répétait un récit qui avait cours dans l'Orient chrétien depuis une centaine d'années : on supposera sans témérité que c'est peu avant ou peu après l'an 500 qu'un chrétien vraisemblablement syrien a corsé l'histoire du sommeil séculaire des jeunes gens d'Éphèse (adaptation chrétienne d'un thème

(1) Michael HUBER, *l., l.*, p. 251, a rapproché l'apothéose du chien des Dormants d'une historiette où l'on reconnaît sans trop de peine un résumé estropié de l'épisode du Mahābhārata ; cette historiette que l'auteur ne connaît manifestement que par ouï-dire est par lui rapportée à l'*Avesta*.

(2) NAU, *Muséon*, 1930, p. 262.

(3) H. GRÉGOIRE, *Mélanges Diehl*, I, p. 111.

légendaire hellénique) en y introduisant le chien venu de l'Inde.

Pour atteindre les rives de la Méditerranée, le conte hindou a dû traverser l'Iran sassanide comme ont fait deux siècles plus tard, le *Syntipas* et *Kalila et Dimna*, et, longtemps après, *Barlaam et Joasaph* <sup>(1)</sup>. Le récit issu du Mahābhārata a-t-il, comme tant d'autres produits du génie de l'Inde, connu la fortune d'une traduction écrite en pehlvi? C'est possible et même probable, mais on ne saurait l'affirmer. Ce qui est sûr, c'est que les narrateurs iraniens l'ont répété avec amour (l'Iran est la terre classique de la vénération du chien) <sup>(2)</sup>, et que ce qui en a été transmis au monde chrétien garde, jusque dans l'indirect reflet coranique, la plus curieuse conformité de détail avec le prototype sanscrit : signe de la frappante influence qu'a exercée l'émouvante histoire dont peut-être une enquête attentive à travers les littératures et le folklore de l'Orient permettrait de percevoir d'autres échos <sup>(3)</sup>.

Paris.

Isidore LÉVY.

(1) Sur l'étrange circuit et la date de l'arrivée en pays grec de ce conte bouddhique, v. P. PEETERS, *Analecta bollandiana*, 1932, p. 000.

(2) V. les observations de H. F. Janssens sur le texte syriaque des *Dix Vertus du Chien* (*Mélanges de Philologie orientale*, p. 130 et suiv.)

(3) Le chien qui s'attache à un saint personnage itinérant et finalement entre au ciel avec son maître se retrouve chez un narrateur polonais moderne, Ladislas Reymont. Je résume l'histoire assez touffue que ce grand romancier a insérée dans son épopée rustique des *Paysans* : le récit, placé dans la bouche d'un conteur populaire, a tout l'air de reproduire une tradition authentique et dont les rapports avec le thème qui nous a occupés sont évidents. Le chien Burek (le nom signifie « gris brun ») se met à suivre le Seigneur Jésus au cours du voyage que celui-ci fait en Pologne, il lui tient fidèlement compagnie, et lui rend maint service, chassant les méchants et les animaux sauvages, voire même maraudant pour assurer la subsistance commune. Quand Jésus est livré au supplice, Burek s'assied au pied de la croix, hurlant plaintivement. Au second jour, les Apôtres et la Sainte Vierge ont abandonné le martyr, mais le chien est toujours là, léchant les pieds percés de clous. Le troisième jour, Jésus, exhalant son dernier souffle, dit à la bête fidèle : « Viens avec moi » et à l'instant même le chien rend l'âme et suit le Seigneur (*Les Paysans*, 1<sup>e</sup> partie, p.203-8

de la traduction de Schoell). Il me faut me borner à signaler aux experts en folklore slave et oriental cette curieuse narration, dont il serait imprudent d'entreprendre sans autre enquête de définir la place dans la série dont le Mahābhārata offre le chaînon le plus ancien. Qu'une tradition de l'âge le plus vénérable puisse reparaître au jour très tardivement et dans une région fort éloignée de celle où nous transportent les premiers témoignages littéraires, nous en avons une preuve frappante dans le Conte de l'Ermite recueilli vers 1880 près de Kovno (p. 490 du Recueil des *Litauische Volkslieder und Märchen* de Leskien et Brugmann) : la servante de campagne qui a transmis ce récit à Brugmann, répétait, avec des altérations d'importance en somme secondaire, une narration grecque connue seulement par ailleurs par un remaniement en égyptien démotique du 1<sup>er</sup> siècle, le *Conte de Siosiri* (cf. ma *Légende de Pythagore*, p. 199).